

Le musée du Louvre à Téhéran

Trésors des collections nationales françaises

Exposition

6 mars - 8 juin 2018

Musée national d'Iran, Téhéran

SOMMAIRE

Communiqué de presse	p. 3
Introduction	p. 5
Parcours de l'exposition	p. 9
Regard sur les œuvres	p. 11
Visuels à diffuser	p. 17

LOUVRE

Le musée du Louvre à Téhéran

Trésors des collections nationales françaises

Cette exposition *Le musée du Louvre à Téhéran* constitue un événement culturel et diplomatique de premier plan pour la France et l'Iran. Première exposition d'ampleur organisée par un grand musée occidental en Iran, son ouverture coïncide avec les festivités du 80^e anniversaire du musée national d'Iran, crée à la demande des Iraniens par le français André Godard. L'exposition s'inscrit dans le cadre de l'accord signé entre le Louvre et l'ICHHTO (organisation chargée des musées et du patrimoine) lors de la visite en France du président Rohani en janvier 2016.

Réunissant plus de 50 œuvres issues des différents départements du Louvre et du musée Delacroix, l'exposition présentée au musée national d'Iran à Téhéran illustre la richesse des œuvres de civilisations et d'époques différentes témoignant de l'universalité du génie humain.

En parallèle de l'exposition à Téhéran, le Louvre organise l'exposition *L'Empire des Roses. Chefs-d'œuvre de l'art persan du 19^e siècle* sur l'Iran Qajar au Louvre-Lens.

L'exposition *Le musée du Louvre à Téhéran* retrace l'histoire de la constitution des collections du musée du Louvre, depuis sa création en 1793, jusqu'aux acquisitions contemporaines.

Amateurs d'art éclairés et mécènes, les souverains français ont réuni au palais du Louvre, leur résidence parisienne, puis à Versailles à partir de Louis XIV, de riches collections constituées de peintures, de sculptures et d'antiques qui forment le noyau originel de la collection actuelle du Louvre.

Né de l'idée du musée universel réunissant les chefs-d'œuvre de l'histoire de l'art mondial, le Museum central des Arts ouvre en 1793 et rend visible pour la première fois, ces chefs-d'œuvre à un large public. La Révolution puis la période napoléonienne font affluer vers Paris les grands chefs-d'œuvre artistiques de France et d'Europe, que complète l'acquisition de prestigieuses collections d'antiques - celle du cardinal Borghèse ou du cardinal Albani par exemple. L'expédition scientifique en Egypte lancée par Napoléon (1798-1801) n'enrichit pas, à proprement parler, les collections du Louvre mais annonce l'élargissement des champs d'intérêt et d'étude du musée pendant tout le 19^e siècle et jusqu'à nos jours.

L'ouverture du musée égyptien en 1827, du musée assyrien en 1847 et d'une « section des arts musulmans » au sein du département des Objets d'art dès 1893, concrétisent tout au long du 19^e siècle cet intérêt croissant pour les civilisations du bassin méditerranéen et du monde islamique.

Communiqué de presse

Exposition

6 mars - 8 juin 2018

Musée national d'Iran, Téhéran



Minerve. Empire romain, 2^e siècle © Musée du Louvre, dist. RMN - Grand Palais

Exposition organisée par le musée national d'Iran
et le musée du Louvre.

Cette exposition bénéficie
du mécénat de la Fondation
d'entreprise Total
et du soutien du groupe Renault



GRUPE
RENAULT

En partenariat avec
L'Iran Heritage Foundation



LE LOUVRE À L'INTERNATIONAL

Le Louvre mène une politique d'action internationale qui contribue au rayonnement culturel de la France. Depuis sa fondation, l'action internationale du musée est très liée aux pays dont sont issues ses collections.

Aujourd'hui, cette action s'est intensifiée et diversifiée et doit tenir compte également des priorités diplomatiques et de coopération de la France, du fort « désir de Louvre » qui s'est développé dans certains pays ou encore de la provenance des publics du musée (70 % d'étrangers).

Le Louvre entretient actuellement des relations avec près de 75 pays. Ces coopérations prennent plusieurs formes : organisation d'expositions, prêts d'œuvres, accueil de délégations officielles, recherche, fouilles archéologiques, expertises sur l'ensemble de ses compétences.

L'enrichissement des collections archéologiques est alors lié au rôle majeur que joua le Louvre dans la découverte et la révélation des grandes civilisations antiques du bassin méditerranéen et à sa participation active, encore au 20^e siècle, dans l'exploration archéologique de la Grèce, de l'Égypte, de la Mésopotamie ou de la Perse. De grands achats – tel celui de la collection Campana en 1861 – et des donations prestigieuses permettent également de compléter les collections existantes d'antiquités, de peintures, de dessins, de sculptures et d'objets d'art. Au-delà, le Louvre s'enrichit tout au long du 19^e siècle des témoins de l'art de son temps, présentés chaque année au Salon.

Le Louvre d'aujourd'hui est l'héritier de cette histoire, qui guide encore l'enrichissement, jamais interrompu, de sa collection. Chaque œuvre nouvellement acquise vient ainsi toujours un peu plus enrichir le patrimoine national et parachever l'ambition d'universalité inscrite au cœur même du musée par ses fondateurs.

Histoire des collections iraniennes au Louvre

La coopération archéologique avec l'Empire Perse se met en place au 19^e siècle. Cette coopération se traduit par l'autorisation d'un certain nombre d'explorations ou de fouilles archéologiques, notamment sur le site de Suse vers 4 200 av. J.-C.

En 1884, un firman (décret royal) autorise les fouilles du français Marcel Dieulafoy et l'exportation des découvertes en France. En 1888 sont aménagées de nouvelles salles au Louvre pour présenter l'archéologie iranienne. De 1895 à 1927, la France obtient même le monopole des recherches archéologiques dans tout le territoire iranien. Jacques de Morgan succède à Dieulafoy à Suse à partir de 1897. Ses découvertes enrichissent les collections du Louvre de certains de leurs plus grands chefs-d'œuvre, comme le Code d'Hammurabi. En 1928, le français André Godard (archéologue et architecte) crée les services archéologiques d'Iran (qu'il dirigera jusqu'en 1960) et le musée national d'Iran dont il est l'architecte. Après cette date, la collection d'objets provenant de l'Iran ancien continue de s'enrichir par le principe du partage des fouilles jusqu'en 1973, puis par des achats et des dons.

En dehors des œuvres archéologiques, c'est au travers des collections royales, à la fin du XVII^e siècle que la première œuvre de l'Iran médiéval fait son entrée dans les collections du Louvre. Il faut ensuite attendre le dernier tiers du 19^e siècle pour que des céramiques médiévales et modernes, des miniatures et des métaux viennent enrichir les collections. Ces dons et acquisitions rejoignent la jeune section d'art islamique, créée en même temps que le département des Objets d'arts, en 1893. En 1905, est ouverte la première salle entièrement consacrée aux arts des civilisations de l'Islam. La collection ne cesse de s'agrandir au cours du siècle. En 1993, le projet du Grand Louvre lui donne une visibilité importante, mais c'est véritablement avec la création d'un département des Arts de l'Islam, en 2003 et l'ouverture des salles dédiées en 2012, que la collection trouve enfin un écrin à sa hauteur.

Les collections iraniennes au Louvre aujourd'hui

Aujourd'hui, les objets iraniens du Louvre sont exposés au sein de deux départements : au département des Antiquités orientales (pour les objets datant du 5^e millénaire av. J.C au 7^e siècle) et au département des Arts de l'Islam (des débuts de l'Islam au 19^e siècle).

Au département des Antiquités orientales, les collections archéologiques iraniennes sont parmi les plus importantes au monde conservées en dehors de l'Iran. Elles sont exposées dans dix salles organisées selon un parcours cohérent suivant une présentation chronologique.

Au département des Arts de l'Islam, les œuvres iraniennes sont présentées sur deux niveaux, de manière chronologique et géographique. Au rez-de-cour un espace est consacré aux œuvres islamiques découvertes à Suse.



Portrait du Sultan Mustafa II. Empire Ottoman, 18^e siècle © Musée du Louvre, dist. RMN - Grand Palais



Ange - Tombe de François II. F. Roussel, 1563-1565 © Musée du Louvre, dist. RMN - Grand Palais

EXPOSITION AU LOUVRE-LENS

(28 mars - 22 juillet 2018)

L'Empire des Roses. Chefs-d'œuvre de l'art persan du 19^e siècle

Le musée du Louvre-Lens présente la toute première rétrospective en Europe continentale consacrée à l'art fastueux de la dynastie des Qajars. Ces brillants souverains régnèrent sur l'Iran de 1786 à 1925. Originale et surprenante, la création artistique de cette époque est particulièrement riche et foisonnante, stimulée par une production de cour virtuose. L'exposition rassemble peintures, dessins, bijoux, émaux, tapis, costumes, photographies ou encore armes d'apparat, dans une scénographie immersive et colorée imaginée par M. Christian Lacroix.

INTRODUCTION

Le Louvre, un lieu de rayonnement de l'art et de la culture iranienne en Europe

L'ambition de la France au moment de la création du musée du Louvre en 1793 était de créer un musée universel. L'Europe était alors dans un rêve de connaissances, de sciences et de culture, en s'ouvrant à toutes les civilisations. Très vite, grâce aux voyageurs français en Perse, ce pays et cette culture deviennent l'histoire d'une passion française. Dès le 17^e siècle, des voyageurs rejoignent la Perse et explorent le site de Persépolis où ils découvrent l'écriture cunéiforme. De leur voyage réalisé entre 1839 et 1841, les artistes Flandin et Coste rapportent des dessins des grands sites achéménides et sassanides. Le Louvre, comme musée national vitrine d'une culture universelle, s'ouvre dès la fin du 19^e siècle à la culture iranienne avec l'inauguration en 1888 de deux salles au 1^{er} étage de la Colonnade présentant pour la première fois au public européen, la Perse antique, à travers les découvertes faites à Suse en 1885-1886 par les archéologues français Jane et Marcel Dieulafoy. Ces fouilles marqueront le début des grands travaux archéologiques français en Iran.

L'Exposition Universelle de 1889 à Paris constitue un autre événement historique dans la présentation des objets iraniens antiques et modernes en Europe. Naser al-Din Shah qui viendra en personne visiter l'Exposition de Paris fait envoyer de très nombreux objets illustrant aux côtés de la Perse antique connue par l'archéologie, des œuvres issues des grands ateliers de fabrication d'artisanat. Après l'aménagement des salles consacrées à Suse au Louvre l'année précédente et l'ouverture d'un Pavillon de la Perse à Paris, le public français et européen découvre non seulement les formidables vestiges de Persépolis ou de Suse, mais aussi les merveilles de la céramique glaçurée, des métaux incrustés, des soieries et tapis iraniens de la période islamique. Ces objets sont achetés par des marchands et amateurs français. Certaines de ces œuvres qui se sont retrouvées sur le marché français quelques années plus tard furent acquises par le Musée du Louvre.

Pour la période antique de la Perse, la forte implication des archéologues français a permis de révéler la richesse de ce patrimoine. La collection d'objets de Suse et d'autres régions d'Iran du musée du Louvre fut constituée par le biais du partage des trouvailles archéologiques entre la Perse et la France, confirmé par des firmans ou conventions passés entre nos deux pays : le principe du partage s'est maintenu jusqu'en 1973, comme ce fut également le cas avec d'autres musées étrangers. Les collections de Suse couvrent toute son histoire, de la fondation du site à la fin du 5^e millénaire av. J.-C. jusqu'aux grands rois de l'Empire perse, Darius et Xerxès et le décor de leur palais (vers 500 av. J.C.). Les archéologues ayant œuvré à Suse sont Jacques de Morgan (1897-1912) qui crée la Délégation en Perse en 1897, Roland de Mecquenem (1912-1939), Roman Ghirshman (1946-1966) puis Jean Perrot qui fut présent sur le site jusqu'en 1979. Dès 1905, les nouvelles trouvailles archéologiques de Jacques de Morgan, accordées à la France, occupent plusieurs salles du pavillon de Flore, à l'ouest du palais du Louvre. Quand le département des antiquités orientales prend toute son ampleur au nord de la Cour carrée, après 1933, toutes les antiquités iraniennes y sont exposées, en reconstituant à partir d'éléments épars, briques et fragments de sculptures, les panneaux des archers et un chapiteau d'une des 36 colonnes de l'Apadana de Suse, restées sur place.

Parallèlement à la redécouverte du patrimoine archéologique de l'Iran, l'engouement pour l'art de l'Iran des périodes médiévales et modernes ne cessera de grandir en France et en Europe à la fin du 19^e et au début du 20^e siècle.

On peut signaler une date importante qui va marquer les collections iraniennes du département des Arts de l'Islam du Louvre : il s'agit de la première grande exposition à Paris dédiée à la miniature persane, organisée par le musée des Arts décoratifs en 1912.

Les deux grands collectionneurs français de l'époque, Henri Vever et Georges Marteau rédigèrent la préface et les commentaires du catalogue. A sa mort en 1916, Georges Marteau lègue une partie de sa collection au musée du Louvre. Cette fascination pour l'art iranien des collectionneurs et amateurs français se poursuit dans les années 1930 et 1940.

L'Exposition d'art persan de Londres en 1931 est le catalyseur de cet engouement. Gaston Wiet, l'un des grands spécialistes français de l'art islamique à l'époque et proche de Gaston Migeon qui dirige la collection au Louvre, organise plusieurs expositions sur l'art persan, en 1935 au Caire, en 1938 à Paris, et une exposition sur les miniatures persanes en 1943. Connaissant parfaitement le marché de l'art persan, actif alors au Caire et à Paris, il contribue, en tant qu'intermédiaire puis donateur, à enrichir les collections particulières et celles du Louvre.

Dès 1928, avec l'arrivée d'André Godard à la tête des services archéologiques d'Iran, l'exploration par les archéologues français de sites du Plateau Iranien, comme Tepe Giyan, Tepe Sialk et plus tard Tureng Tepe est lancée. Une très importante exposition, en 1930 au Petit Palais de Paris, présente aux occidentaux l'importance du patrimoine oriental, par l'intermédiaire des objets rapportés d'Iran et de Syrie. C'est également à partir de 1951 que Roman Ghirshman commence à explorer la cité antique de Tchoga Zanbil, près de Suse, et ce jusqu'en 1961. Une partie des découvertes de Tchoga Zanbil vient éclairer les collections du Louvre sur l'Elam, tandis que diverses donations ou acquisitions des collections David-Weill, Coiffard ou Godard permettent au département d'acquérir des collections d'Iran du Nord, et de montrer au public du Louvre d'autres pans de la civilisation antique iranienne, comme les bronzes du Luristan.

En 1961, Roman Ghirshman pour la France et Mohsen Foroughi pour l'Iran organisent au musée du Petit Palais à Paris, une exposition couvrant toutes les périodes historiques de la Perse, intitulée « 7000 ans d'art en Iran », réunissant des collections d'exception et de simples objets archéologiques en provenance d'Iran et d'Occident. Cette exposition et son catalogue sont restés célèbres dans les mémoires et ont suscité la vocation de toute une génération de spécialistes. Au Louvre, Pierre Amiet, conservateur dès 1961 puis directeur de 1968 à 1988 du département des Antiquités orientales, consacra sa vie à mettre en valeur la collection de Suse et à faire connaître l'histoire de l'Elam et du plateau iranien.

Alors que les antiquités iraniennes avaient depuis le début du 20^e siècle, trouvé leur place dans le palais du Louvre au sein du département des Antiquités orientales, il fallut attendre le 21^e siècle pour que la riche histoire de la constitution des collections iraniennes médiévales et modernes du Louvre atteigne son apogée lors de l'ouverture en 2012 du nouveau département des Arts de l'Islam où se retrouvent réunies les collections du Louvre et du musée des Arts décoratifs. Ce sont ainsi plus de 8 millions de visiteurs venus du monde entier qui découvrent chaque année la richesse des civilisations iraniennes au musée du Louvre.

Yannick LINTZ, directrice du département des Arts de l'Islam
Marielle PIC, directrice du département des Antiquités orientales

Le musée du Louvre à Téhéran

Depuis le 17^e siècle, voyageurs, commerçants, diplomates et érudits sont allés de plus en plus nombreux à la rencontre de l'Iran, en voyageant sur place ou en constituant dès la fin du 19^e siècle des collections. Ces objets, qui témoignaient des civilisations disparues de la Perse antique ou de l'histoire médiévale et moderne, satisfaisaient leur soif de connaissance, leur curiosité et enchantaient leur désir d'ailleurs et leur sens esthétique. Beaucoup de ces objets ont enrichi les collections nationales françaises et acquis ainsi un statut d'ambassadeurs de la culture et de l'histoire de l'Iran en France.

Dès la seconde moitié du 19^e siècle, la France est, en Europe, le pays qui a entretenu les relations les plus privilégiées avec l'Iran, en premier lieu dans le domaine du patrimoine et de l'archéologie. Le démarrage des fouilles françaises à Suse par les époux Dieulafoy en 1885 marque le début d'une formidable aventure, poursuivie avec la cession par le gouvernement persan du monopole des fouilles sur l'ensemble du territoire en 1895 et la signature en 1900 d'une convention franco-persane accordant la dévolution à la France des découvertes faites à Suse. Autre temps, autres mœurs. La Délégation scientifique française en Perse, créée en 1897 par le gouvernement français et placée sous la direction de Jacques de Morgan, poursuit les travaux précurseurs des Dieulafoy et fait revivre l'Elam antique, « la Perse d'avant les Perses ». L'investissement des archéologues français à Suse durera jusqu'en 1979.

Le monopole des fouilles de 1895 est officiellement levé en 1927 et l'Iran, dont la conscience patrimoniale s'est progressivement éveillée depuis le début du siècle nouveau, se dote, en 1930, d'une nouvelle législation sur les antiquités. Le gouvernement a à cœur d'assurer la protection du patrimoine national et décide la mise en place d'institutions spécialisées. Le gouvernement fait appel alors à un architecte français, André Godard, pour organiser un service des antiquités. Sa dévotion à l'Iran, sa culture et son patrimoine a été si grande que Godard fut qualifié de « patriote iranien ». Actif jusqu'en 1960, il a dressé un inventaire précis des monuments tout en menant à bien leur étude et en établissant des mesures de protection. C'est à lui également que l'on doit les plans et la première muséographie du musée Iran Bastan, futur musée national d'Iran, construit en 1937.

Le musée du Louvre et l'Iran : récentes collaborations

C'est en 2001 que le musée national d'Iran consacre une exposition à l'histoire des fouilles françaises en Iran : l'exposition associait un commissaire iranien, Zahra Djafar-Muhammadi, archéologue ayant fouillé à Suse avec les missions françaises et alors en charge des collections antiques du musée, et un commissaire français, Nicole Chevalier, ingénieur d'études au département des Antiquités orientales du musée du Louvre. Cette exposition fut l'occasion d'un bilan apaisé sur la présence archéologique française qui eut l'avantage de stimuler l'archéologie iranienne et de lui donner une première impulsion avant qu'elle ne s'affirme et évolue vers les méthodes les plus modernes. La même année, le musée national d'Iran, alors sous la direction du Dr Muhammad Reza Kargar, accueillait un membre du département des arts de l'Islam du musée du Louvre, Delphine Miroudot, pour évaluer les possibilités de collaboration autour des collections iraniennes de la période islamique du Louvre et initier un travail de recherche sur le corpus de la vaisselle à décor de lustre métallique. En 2002, le département des arts de l'Islam du musée du Louvre accueillait Mme Zohreh Ruhfar alors à la tête des collections islamiques du musée national d'Iran, ainsi qu'Abdullah Ghouchani, éminent épigraphiste.

Sur le plan archéologique, le musée du Louvre s'est trouvé impliqué puis partie prenante dans une prospection et trois campagnes de fouilles menées à Nishapur par une mission irano-française de 2004 à 2007. Ces recherches de terrain étaient codirigées par Rajab Labbaf pour la partie iranienne et Monik Kervran (CNRS) puis Rocco Rante (musée du Louvre) pour la partie française. Cette collaboration s'est effectuée dans le cadre d'une convention de partenariat signée en 2004 entre l'ICHHTO (Iranian Cultural Heritage, Handicraft and Tourism Organization) et le musée du Louvre. A la suite de cette signature, le Louvre a organisé en 2007 une importante exposition consacrée à l'art de l'Iran safavide, dont le commissariat scientifique était assuré par Assadullah Souren Melikian Chirvani, directeur de recherche au CNRS. Cette exposition, très remarquée, bénéficia d'importants prêts du musée national d'Iran et de nombreuses autres prestigieuses collections publiques iraniennes. Une nouvelle convention entre le musée du Louvre et l'ICHHTO a été signée en 2016, qui ouvre la voie à de nouveaux projets d'exposition, de recherche, de publication mais aussi de formation.

Le musée du Louvre à Téhéran. Trésors des collections nationales françaises

Aujourd'hui, avec l'exposition « *Le musée du Louvre à Téhéran. Trésors des collections nationales françaises* », c'est le plus grand musée du monde qui s'expose en Iran et, avec lui, l'art du monde occidental, du monde islamique et des grandes civilisations de l'Antiquité. Le musée du Louvre est constitué aujourd'hui de huit départements : le département des Antiquités égyptiennes, le département des Antiquités orientales, le département des Antiquités grecques, étrusques et romaines, le département des Arts de l'Islam, le département des Objets d'art, le département des Arts graphiques, le département des Sculptures et le département des Peintures, auquel s'adjoint également le musée national Eugène Delacroix. Tous ces départements, qui sont autant de musées de référence dans leurs spécialités respectives, sont représentés dans le parcours de l'exposition qui illustre la grande diversité des collections du musée du Louvre. Une cinquantaine d'œuvres sont ainsi présentées dans les salles du musée national d'Iran : elles content l'histoire de la constitution des collections du musée du Louvre, depuis sa création en 1793, jusqu'aux acquisitions contemporaines.

Amateurs d'art éclairés et mécènes, les souverains français ont réuni autour d'eux, au palais du Louvre, leur résidence parisienne, puis à Versailles à partir de Louis XIV, de riches collections constituées de peintures, de sculptures et d'antiques qui forment le noyau originel de la collection actuelle du Louvre. Achats et commandes n'ont cessé d'enrichir cette première collection qui deviendra bientôt nationale, au moment de la Révolution.

L'ouverture du Museum central en 1793 rend pour la première fois visible ces chefs-d'œuvre à un large public. L'idée du musée universel réunissant les chefs-d'œuvre de l'histoire de l'art mondial voit alors le jour : la Révolution française puis les conquêtes napoléoniennes font ainsi affluer vers Paris les grands chefs-d'œuvre artistiques de France et d'Europe, que complète l'acquisition de prestigieuses collections d'antiques - celles du cardinal Borghèse ou du cardinal Albani par exemple. L'expédition scientifique en Egypte lancée par Napoléon Bonaparte (1798-1801) n'enrichit pas à proprement parler les collections du Louvre mais annonce l'élargissement des champs d'intérêt et d'étude du musée du Louvre pendant tout le 19^e siècle et jusqu'à nos jours.

L'ouverture du musée égyptien en 1827, du musée assyrien en 1847 et d'une « section des arts musulmans » au sein du département des Objets d'art dès 1893, concrétisent, tout au long du 19^e siècle, cet intérêt croissant pour les civilisations du bassin méditerranéen et du monde islamique. L'enrichissement des collections archéologiques est alors lié au rôle majeur que joua le Louvre dans la découverte et la révélation des grandes civilisations antiques du bassin méditerranéen et à sa participation active, encore au 20^e siècle, dans l'exploration archéologique de la Grèce, de l'Egypte, de la Mésopotamie ou de la Perse. De grands achats – tel celui de la collection Campana en 1861 – et des donations prestigieuses permettent également de compléter les collections existantes d'antiquités, de peintures, de dessins, de sculptures et d'objets d'art. Au-delà, le musée s'enrichit tout au long du 19^e siècle des témoins de l'art de son temps, présentés chaque année au Salon, l'exposition annuelle de peintures et de sculptures organisée au Louvre.

Le Louvre d'aujourd'hui est l'héritier de cette histoire qui guide encore l'enrichissement, jamais interrompu, de sa collection. Chaque œuvre nouvellement acquise vient ainsi toujours un peu plus enrichir le patrimoine national et parachever l'ambition d'universalité inscrite au cœur même du musée par ses fondateurs.

François Bridey
Julien Cuny
Judith Henon
Delphine Miroudot

PARCOURS DE L'EXPOSITION

Le musée du Louvre à Téhéran. Trésors des collections nationales françaises

Pour beaucoup, le nom du Louvre est synonyme de musée. Ses collections, dont l'Histoire se confond avec l'histoire de France, sont le résultat de plusieurs siècles de passion. Elles sont le fruit du goût de multiples collectionneurs – rois, princes, amateurs –, des découvertes faites par les archéologues en Grèce, en Égypte ou au Proche-Orient, de la générosité de donateurs ou d'acquisitions faites par les conservateurs. Les collections du Louvre sont aussi l'expression d'un rêve d'universalité visant à illustrer la diversité du génie créateur de l'Humanité. Déambuler dans les salles du Louvre, c'est traverser plusieurs millénaires de production artistique, des premières civilisations orientales au milieu du 19^e siècle. L'exposition vous invite à découvrir l'histoire de la constitution des collections du Louvre, de ses origines, à l'époque des rois de France, jusqu'à nos jours.

La naissance d'une collection

Les collections des rois de France, qui forment aujourd'hui le noyau originel de la collection du Louvre, commencent à être constituées à la Renaissance (15^e – 16^e siècles). Le roi François I^{er} (1515-1547) achète et commande de nombreux tableaux à des artistes italiens. La tradition du mécénat royal perdure tout au long du 17^e siècle et atteint son apogée avec le roi Louis XIV (1643-1715). Grand amateur d'art, il soutient les artistes les plus talentueux de son règne et achète aux grands collectionneurs de son temps, peintures, dessins, sculptures antiques et objets d'art. Ces œuvres agrémentent le palais du Louvre, résidence des rois de France à Paris, mais aussi le château qu'il fait édifier à Versailles. Ses successeurs continueront d'enrichir cette collection jusqu'à la veille de la Révolution française en 1789.

La naissance d'un musée

L'idée de musée moderne se développe au 18^e siècle en Europe. Avec la Révolution française de 1789 et la chute de la monarchie, le projet d'un musée au palais du Louvre se concrétise. Le Muséum central des Arts ouvre au public le 8 novembre 1793. Y sont présentées les anciennes collections royales, déclarées « bien national », ainsi que des œuvres saisies aux émigrés ayant fui le tumulte révolutionnaire ou issues de la nationalisation des biens du clergé. Les victoires militaires de Napoléon Bonaparte, sacré empereur en 1804, font affluer à Paris comme prises de guerre des œuvres venues de Hollande, d'Italie ou de Prusse, rendues à la chute de l'Empire en 1815. Le Louvre devient pour quelques années le conservatoire des chefs-d'œuvre de l'art occidental, que complète l'acquisition de prestigieuses collections d'antiques.

Napoléon et l'Antique

Grand amateur d'art antique, l'empereur Napoléon achète en 1807 la collection de son beau-frère Camille Borghèse, membre d'une des familles les plus puissantes de l'aristocratie romaine. Les chefs-d'œuvre de cette collection, des sculptures grecques et romaines mais aussi quelques pièces égyptiennes, ont été principalement réunis au début du 17^e siècle par le cardinal Scipion Borghèse, à l'époque où les recherches archéologiques à Rome et dans ses environs s'intensifient.

Quelques années plus tôt, en 1797, Napoléon a fait venir à Paris la célèbre collection du cardinal Alexandre Albani, l'un des plus grands collectionneurs romains du 18^e siècle. En 1815, elle est rendue à son propriétaire, mais quelques pièces sont alors achetées par le nouveau roi de France, Louis XVIII (1815-1824), pour le Louvre.

Le rêve d'universalité

Au 19^e siècle, le Louvre joue un rôle majeur dans la découverte des civilisations antiques du bassin méditerranéen et participe activement à l'exploration archéologique de la Grèce, de l'Égypte, de la Mésopotamie ou de la Perse. L'idée d'un musée universel se concrétise alors. L'arrivée de ces nouvelles collections entraîne l'ouverture au sein du Louvre d'un musée égyptien en 1827, d'un musée assyrien en 1847 et d'une section dite « des arts musulmans » en 1893. Acquisitions et donations de prestigieuses collections permettent de compléter les collections existantes d'antiquités et de beaux-arts, tandis que le Moyen Âge occidental connaît un intérêt croissant. Le musée s'enrichit aussi tout au long du 19^e siècle des témoins de l'art de son temps, présentés chaque année au « Salon », l'exposition annuelle de peintures et de sculptures organisée au Louvre.

Champollion et l'ouverture du musée égyptien

L'expédition scientifique qui accompagne Napoléon Bonaparte dans sa campagne militaire en Egypte en 1798-1801 fait naître en Europe une curiosité grandissante pour l'Egypte antique. En 1822, Jean-François Champollion déchiffre l'écriture hiéroglyphique après des années de recherche. Il devient le premier directeur du département dédié à l'Egypte antique, créé au Louvre en 1826. Les œuvres acquises par Champollion en Egypte ou auprès de grands collectionneurs forment le noyau initial de la collection égyptienne du Louvre. Elles sont exposées dès 1827 dans le nouveau musée égyptien. Par la suite, les fouilles archéologiques se multiplient. En 1850, Auguste Mariette explore le Sérapéum de Memphis. Saïd Pacha, qui règne alors sur l'Egypte, lui confie la création du Service des Antiquités et du musée archéologique du Caire.

Le monde gréco-romain : des grands collectionneurs aux premiers archéologues

L'attrait de la France pour les antiquités grecques et romaines se poursuit au 19^e siècle avec l'acquisition de grandes collections constituées par des princes ou des amateurs. Celle de Charles-Lucien Bonaparte, neveu de Napoléon Ier, rassemble de nombreuses céramiques grecques. La collection du marquis italien Campana acquise en 1861 par l'empereur Napoléon III (1852-1870) est riche de milliers d'objets très variés : céramiques, bijoux, éléments de décor architectural, sculptures. C'est à la même époque que les premières antiquités étrusques entrent au Louvre. En Grèce, les premières missions archéologiques françaises participent également à l'enrichissement des collections.

L'ouverture du musée assyrien et la redécouverte des civilisations orientales

La civilisation assyrienne est révélée en 1842 grâce aux fouilles de Paul-Emile Botta à Khorsabad près de Mossoul. Ses découvertes sont acquises par le Louvre qui les expose dans son musée assyrien à partir de 1847. Elles font sensation auprès du public. Dans la seconde moitié du 19^e siècle, d'autres voyages d'exploration en Anatolie, à Chypre ou au Liban mettent au jour les vestiges du passé de ces régions. La redécouverte grâce aux travaux d'Ernest de Sarzec à Tello (Irak) de la civilisation de Sumer, qui a inventé l'écriture cunéiforme, conduit en 1881 à la création au Louvre d'un département des Antiquités orientales. C'est également à cette époque que les premières œuvres de l'Iran antique parviennent en Europe.

La redécouverte de l'art du Moyen Age et des civilisations de l'Islam

A partir du milieu du 19^e siècle, l'Europe redécouvre l'art du Moyen Age (5^e-15^e siècles). Un département qui lui est consacré est créé au Louvre en 1871. Il accueille les sculptures et monuments médiévaux sauvés des destructions de la Révolution française et complète ses collections par l'acquisition d'œuvres réunies par des amateurs. A la même époque, l'intérêt de l'Occident pour l'art des civilisations de l'Islam s'éveille. Une section dite « d'art musulman » est créée en 1893 au sein du nouveau département des Objets d'art. Les pièces islamiques sont présentées aux côtés des œuvres occidentales jusqu'en 1905, date de la création de la première salle dédiée.

Exposer l'art de son temps

Depuis le 18^e siècle, un lien étroit unit le musée du Louvre à la modernité et à la création de son temps. Tous les ans le « Salon », exposition qui se tient au Louvre, y présente les créations des peintres et sculpteurs les plus renommés. C'est là que l'Etat achète pour ses musées les œuvres primées. Celles-ci sont tout d'abord exposées au musée du Luxembourg à Paris, où est ouvert un musée des Artistes vivants, avant d'entrer dans les collections du musée du Louvre. Les œuvres du Salon sont diffusées à un large public par l'intermédiaire de la gravure.

Un musée vivant

Les 20^e et 21^e siècles ont contribué à donner au musée le visage qu'on lui connaît aujourd'hui. Le projet du « Grand Louvre » inauguré en 1989 le dote de la pyramide de verre de l'architecte Ieoh Ming Pei. En 2003 est créé le département des Arts de l'Islam dont les nouvelles salles ouvrent en 2012. Le palais s'agrandit et les collections sont en constant enrichissement par le biais d'acquisitions, de legs ou de dons, dont certains sont présentés dans cette salle. Le Louvre poursuit la longue tradition d'ouverture à la création contemporaine en invitant des artistes à investir les lieux pour des performances, des expositions, la réalisation de décors ou de gravures originales. Plusieurs œuvres issues de ces invitations sont présentées aux côtés des œuvres anciennes du musée.

REGARD SUR LES OEUVRES



Minerve dite « d'Orsay »

Rome, Italie (?). Première moitié du II^e siècle apr. J.-C. (corps) et vers 1766-1777 (compléments modernes)

Albâtre, ajouts modernes en agate, marbre et porphyre H. 133 cm

Collection du comte Grimod d'Orsay ; saisie à la Révolution française, 1793.

Paris, musée du Louvre, département des Antiquités grecques, étrusques et romaines, Ma 2225.

Cette petite statue particulièrement luxueuse a appartenu au comte Grimod d'Orsay (1748-1809). L'aristocrate présentait dans son hôtel parisien des antiques acquis lors d'un voyage en Italie en 1775-1778. Cette Minerve est achetée fin 1777 auprès du grand antiquaire Thomas Jenkins. À la Révolution française, vingt des sculptures du comte d'Orsay sont saisies en 1793, comme la majeure partie des biens de la noblesse émigrée. L'œuvre entre ainsi au Muséum central des Arts l'année suivante.

Le corps de la statue, en albâtre, est antique, probablement sculpté dans la première moitié du II^e siècle. Comme d'autres répliques de l'époque romaine, cette statue est l'écho d'un original grec en bronze de la fin du V^e siècle av. J.-C. représentant la déesse Héra, épouse de Zeus, ou plutôt, la déesse de l'amour, Aphrodite. Le fragment antique a été transformé en une image de la déesse de la guerre et de la sagesse Minerve, par l'adjonction d'une égide en agate et de compléments en marbre blanc : une tête casquée, des pieds et des bras dont l'un porte la chouette, attribut de la déesse.

Durant les années 1620, l'œuvre antique avait été complétée par des bras et une tête casquée en bronze dus au sculpteur flamand François Du Quesnoy (1597-1643). En 1766, l'œuvre est à nouveau restaurée, peut-être par le sculpteur italien

Carlo Albacini (actif à Rome vers 1770-1807), avec de nouveaux ajouts cette fois en agate et en marbre. Il s'agit alors pour le restaurateur de mieux se conformer au goût de l'époque et au marché de l'art que fréquentait, entre beaucoup d'autres, le comte d'Orsay.



Frémyn Roussel (sculpteur français connu de 1563 à 1570)

Génie funéraire du tombeau de cœur du roi François II

1563-1565 Marbre H. 95 ; L. 55 ; Pr. 46 cm

Commandé par la direction des Bâtiments du roi pour le tombeau de cœur de François II (roi de France de 1559 à 1560) destiné à la cathédrale d'Orléans ; saisi à la Révolution française, 1794 ; attribution au Louvre, 1818. Paris, musée du Louvre, département des Sculptures, MR 1585

La pratique qui consiste à embaumer les corps des rois et des princes, et de séparer du corps le cœur et parfois les entrailles, apparue au XII^e siècle, a été généralement observée pour les rois de France jusqu'à Louis XIV (1638-1715). La double voire triple sépulture permettait au défunt de témoigner de ses liens particuliers avec un lieu, tout en bénéficiant de prières démultipliées. Quand François II meurt en 1560 à Orléans, son corps est enterré, comme il était d'usage, dans la nécropole royale de l'église abbatiale de Saint-Denis, près de Paris, mais un monument est prévu pour son cœur à la cathédrale d'Orléans. Selon le projet donné par l'artiste italien Primatice (1504-1570) qui dirigeait les chantiers royaux, le monument se composait d'une colonne de marbre sur un piédestal et, à sa base, d'une figure d'ange. Celui-ci devait

porter une plaque avec une représentation du roi entouré de deux petits génies. La décision, après 1566, de créer dans l'église des Célestins à Paris une chapelle pour les cœurs des rois est sans doute à l'origine de la transformation du projet au sein duquel la sculpture de l'ange n'avait plus de place. Au XVIII^e siècle, elle est finalement déposée dans l'église de Saint-Denis. À la Révolution française elle est portée à l'ancien couvent des Petits-Augustins à Paris, où étaient rassemblés les monuments provenant des églises et établissements religieux supprimés, et conservés pour la Nation. C'est à partir de cet ensemble d'œuvres que le gardien du dépôt, Alexandre Lenoir, crée en 1795 le musée des Monuments français. Après la suppression de ce musée en 1816, beaucoup d'œuvres sont attribuées au Louvre, formant le noyau initial du département des Sculptures.



Statue de Gudea

Tello, ancienne Girsu (Irak actuel)

Époque néo-sumérienne, 2^e dynastie de Lagash, règne de Gudea, vers 2120 av. J.-C. Gabbro. H. 140 ; l. 61 cm Fouilles de Sarzec, 1881. Paris, musée du Louvre, département des Antiquités orientales, AO 6

En 1877, Ernest de Sarzec, vice-consul de France à Bassorah, dans le sud de l'Irak actuel, entame des fouilles sur le site de Tello. Celui-ci s'avère être l'antique ville de Girsu dans le royaume de Lagash, l'un des plus prospères du pays de Sumer au III^e millénaire av. J.-C. Un pan totalement oublié de l'histoire mésopotamienne y est révélé, correspondant à une histoire bien plus ancienne que les Assyriens du I^{er} millénaire avant notre ère. Si ces derniers sont mentionnés dans la Bible et par certains auteurs grecs, ce n'est en effet pas le cas des Sumériens et encore moins des époques plus antiques, ce qui fait autant sensation que débat dans les milieux savants de l'époque. Dès lors, la France s'investit pour fouiller le site jusqu'au début des années 1930. Les recherches de de Sarzec ont également un impact important au Louvre puisque l'arrivée d'antiquités de Tello motive la création officielle du département des Antiquités orientales en 1881. Parmi les trouvailles, de nombreuses statues représentent Gudea qui régna sur Lagash vers 2120 av. J.-C., son royaume étant redevenu indépendant pour quelques décennies, après la chute de l'empire d'Akkad (vers 2340-2200 av. J.-C.). Elles sont principalement réalisées en gabbro,

une pierre dure et noire venue de l'antique pays de Magan dans le golfe Persique, comme il est précisé dans les textes gravés sur ces statues.

Gudea est vêtu d'une longue robe frangée, drapée asymétriquement de manière à laisser découverts son épaule et son bras droits dont la musculature est bien représentée. La statue désormais sans tête devait, à l'origine, porter un bonnet à large bord orné de picots correspondant peut-être à de la fourrure ou à de la laine. On voit ce couvre-chef sur la tête du prince sumérien, finement sculptée en calcaire. Cette robe et ce bonnet deviennent à cette époque les nouvelles marques distinctives du roi mésopotamien.

Ce type de statue royale résulte d'un mélange d'inspiration et de rejet des images royales akkadiennes qui avaient été produites en série et diffusées dans toute la Mésopotamie unifiée par les rois d'Akkad. Comme pour les statues de ces derniers, on retrouve dans celles de Gudea l'usage de pierres dures et noires pour des œuvres imposantes, presque grandeur nature, sculptées de manière fine et détaillée. Mais le souverain figure les pieds nus, sans barbe ni bijoux, autrement dit sans les attributs de virilité et de pouvoir toujours visibles chez les rois d'Akkad. Ces marques d'humilité devaient souligner la piété de Gudea devant les dieux pour lesquels il construisit et embellit de nombreux temples auxquels sont dédiées ses statues.



Statue guérisseuse dite « statue Tyszkiewicz »

Égypte, probablement Léontopolis

Époque ptolémaïque, IV^e siècle av. J.-C (?). Basalte

H. 67,7 cm Collection Michel Tyszkiewicz ; acquisition, 1898.

Paris, musée du Louvre, département des Antiquités égyptiennes, E 10777

Cette célèbre statue, d'un poli et d'une conservation exceptionnels, est désignée du nom du collectionneur auquel le Louvre l'acheta avec le reste de son importante collection. Le prêtre qu'elle représente, dont le nom devait être inscrit sur la base disparue reste anonyme. Sa statue fut certainement dédiée dans un temple de Léontopolis, ville égyptienne du Delta, par les trois prêtres représentés au niveau de la ceinture devant deux divinités à tête de lion, Mahès et Bastet. Il s'agit de trois frères liés au culte de Bastet qui devaient être de la famille de l'homme de la statue. Ce dernier tient une stèle du type dit « d'Horus sur les crocodiles » : Horus enfant y apparaît nu sur deux crocodiles, tenant des serpents, un oryx et un lion ; il est encadré par deux tiges de papyrus dont l'une supporte la figure d'un faucon. La scène fait référence à un épisode de l'enfance du dieu. Horus fût piqué par un animal venimeux dans les fourrés du Delta où sa mère Isis avait dû le cacher pour le protéger des velléités assassines de son oncle Seth. Ce dernier avait déjà assassiné le dieu Osiris, roi légitime et père d'Horus. Par la magie d'Isis et de Thot, l'enfant ne meurt pas et devient le symbole éclatant de la victoire sur la maladie. La statue couverte

d'inscriptions était probablement placée sur un bassin destiné à recevoir l'eau que l'on y versait. L'inscription est en effet sans ambiguïté sur ses fonctions : « L'homme qui boit cette eau, fait que son cœur que voici, sa poitrine que voici soient fortifiés grâce à ces protections magiques (...) ».



Levni (actif vers 1700-1720, mort en 1732)

Portrait du sultan ottoman Mustafa II

Page d'un Kiyafetü'l-Insaniye fi Şemai'il-Osmaniye de Seyyid Lokman (1569-1595)

Turquie, début du XVIII^e siècle

Encre, pigments et or sur papier

H. 23,2 ; l. 14 cm

Acquis grâce au mécénat de la fondation Sakip Sabancı, 2003

Paris, musée du Louvre, département des Arts de l'Islam, MAO 2009

Le règne du sultan Mustafa II (1695-1703) est marqué par des campagnes militaires contre les nations européennes coalisées, auxquelles le souverain prend personnellement part. Malgré les succès initiaux, l'armée ottomane subit d'importants revers et la signature du traité de Karlowitz en 1699 oblige l'Empire ottoman à céder plusieurs territoires en Europe centrale et orientale. En dépit des défaites, ce portrait rend hommage à l'implication du souverain dans l'effort de guerre. Il le montre vêtu d'une armure, l'épée à la main, coiffé d'un casque et d'un turban vert à aigrette. Autour de lui se tiennent quatre personnages, membres du palais et de sa chambre privée (*Has oda*). La signature du peintre Levni est dissimulée dans le décor, sous les pieds du sultan, en marque de déférence du peintre envers son souverain.

Actif entre 1700 et 1720 environ, Levni fut le peintre le plus célèbre de son

temps. Cette page provient d'une copie non datée d'un ouvrage composé vers 1579 par le chroniqueur officiel Seyyid Lokman (1569-1595) et portant sur le caractère et les particularités physiques des sultans ottomans, d'Osman I^{er} (mort vers 1323/1324) à Murad III (1546-1595). Ce manuscrit aujourd'hui démembré était agrémenté de portraits des souverains mentionnés dans le texte et avait été régulièrement complété par l'ajout de pages peintes à l'effigie de sultans postérieurs. En 2003, année de la création du département des Arts de l'Islam, le Louvre put acquérir cette page représentative de l'art du portrait impérial ottoman. Elle est venue renforcer la part de l'art du livre ottoman, jusque-là peu représenté, alors que l'Inde moghole et l'Iran safavide et qadjar occupent une place prépondérante dans la collection du musée du Louvre.



Châsse représentant la mort de la Vierge (?)

Limoges, vers 1200-1210

Âme de bois et cuivre champlévé, gravé, ciselé, émaillé et doré

H. 15,5 ; L. 12,4 ; Pr. 9,2 cm

Ancienne collection Charles Sauvageot, Paris ; don, 1856.

Paris, musée du Louvre, département des Objets d'art, OA 940

Cette petite châsse (ou reliquaire) est caractéristique de la production des émailleurs de Limoges (centre de la France) à son apogée, vers 1200. Elle emprunte la forme d'un tombeau composé d'une âme de bois recouverte de plaques de cuivre émaillées. Les personnages, laissés en réserve et dorés, s'y détachent sur le fond bleu lapis et rehaussé de motifs de couleurs vives. Les têtes des personnages sont fondues à part et rapportées.

L'iconographie de la châsse est singulière : on n'en connaît pas d'autre exemple dans l'émaillerie de Limoges. Sur la face principale, il s'agit très vraisemblablement d'une représentation de la mort de la Vierge Marie. Sur la plaque du flanc, un personnage (la Vierge ?) enveloppé

d'un linceul repose sur un lit, encadré par deux apôtres. Un ange descend du ciel pour venir prendre son âme. Sur la plaque du toit, deux apôtres portent un brancard recouvert d'une étoffe somptueuse. La figuration des personnages autour du lit et portant le brancard comme des apôtres (pieds nus et nimbés) incite la plupart des auteurs à voir dans ces scènes la mort de la Vierge. Cependant, É. Taburet-Delahaye préfère y voir l'élévation d'un saint et la translation de ses reliques (exp. Paris et New York, 1995-1996, n°77).

Cette châsse à l'iconographie rare se signale également par la qualité de son exécution et la richesse de sa gamme colorée. Elle faisait partie de la collection de Charles Sauvageot (1781-1860), donnée au Louvre en 1856. Second violon de l'orchestre de l'Opéra de Paris et commis à la direction des douanes, il amassa pendant une trentaine d'années une collection considérable orientée essentiellement vers les objets de la Renaissance et du Moyen Âge. Très représentatif des collectionneurs de cette période, il inspira Balzac pour la création du *Cousin Pons*.



Rembrandt Harmensz van Rijn (Leyde, 1606 – Amsterdam, 1669)

Jeune femme assise : Saskia Uylenburgh

Sanguine et rehauts de blanc

Vers 1635-1636

H. 14,7 ; L. 11 cm

Collection P. Defer ; acquis pour le musée en 1844.

Paris, musée du Louvre, département des Arts graphiques, INV. 22913.

La jeune femme esquissant un sourire, confortablement assise dans un fauteuil, a été identifiée. Il s'agit de Saskia, la nièce du marchand d'art Hendrick Uylenburgh, chez lequel Rembrandt loge et travaille lors de ses débuts à Amsterdam à partir de 1631. Nous connaissons les traits de celle-ci grâce à un portrait conservé au Cabinet des Estampes à Berlin, dessiné et annoté par Rembrandt peu de temps avant leur mariage : « ceci est dessiné d'après ma femme Saskia âgée de 21 ans, fait le troisième jour après nos fiançailles, le 8 juin 1633 ».

À la fin de l'année 1635, Saskia met au monde leur premier enfant, qui meurt quelques mois plus tard, en février 1636. C'est sans doute le deuil de cet enfant qui assombrit le regard de Saskia sur plusieurs portraits gravés par Rembrandt en 1636 auxquels le dessin du Louvre a pu servir de modèle. Dans ces eaux-fortes, l'éclairage latéral, la position de la tête et du buste, les vêtements et la coiffe de la jeune femme sont très proches de ceux de la sanguine du Louvre. Celle-ci s'en distingue toutefois par l'expression de joie discrète et apaisée de Saskia, qui regarde avec confiance son époux.



Jean-Baptiste Camille Corot (Paris, 1796 – Paris, 1875)

Le passeur. *Souvenir de l'étang Moutier aux environs de Montfermeil*

1873. Huile sur toile. H. 107,5 ; L. 134 cm

Legs Édouard Martell, sous réserve d'usufruit en faveur de son épouse, 1920 ;

entré au musée du Louvre en 1928.

Paris, musée du Louvre, département des Peintures, RF 2670

Le Passeur est typique des compositions tardives de Corot, fort apprécié pour la poésie de ses paysages élaborés en atelier sur le principe de la combinaison de souvenirs. Se mêlent ici les expériences remémorées de promenades aux environs de Paris (Montfermeil était une commune rurale située à 15 km à l'est de la capitale) et celles de voyages en Italie, ce dont témoigne à l'arrière-plan l'éperon

rocheux couronné de bâtiments aux toitures plates. Corot renouvelle la tradition de la peinture de « paysage historique », c'est-à-dire une combinaison jugée idéale d'éléments naturels (arbres, roches, étendues d'eau, cascades) et artificiels (villes, temples, ruines) qui évoquent un âge lointain où la société humaine vit en harmonie avec un environnement encore épargné par les aménagements agricoles et industriels de grande ampleur. Cette tradition, née au XVIIe siècle, se poursuit jusqu'au XIXe siècle par des formules récurrentes, dont celle utilisée ici : un bouquet d'arbres sombre en premier plan contraste avec un second plan lumineux menant à une « fabrique » (bâtisse) judicieusement placée à l'horizon pour attirer l'œil, enfin quelques personnages – ici un passeur rejoignant un groupe de femmes sur l'autre rive – donnent l'échelle et créent une animation. Le motif du batelier apparaît à de nombreuses reprises chez Corot, qui en appréciait autant la grâce que la portée symbolique, la barque évoquant dans la mémoire européenne la traversée des âmes de la vie à la mort. La modernité de Corot tient à la création d'effets atmosphériques nouveaux obtenus par une touche laissée volontairement visible, des motifs inachevés et une palette de nuances grises : le flou obtenu produit une sensation de luminosité changeante, un bruissement léger et indéfini des feuillages animés par une brise de fin d'après-midi. Exposé à Paris au Salon de 1873, le tableau passe entre les mains de deux riches amateurs avant d'être offert au musée du Louvre : l'État ayant peu acheté d'œuvres de l'artiste, c'est majoritairement par la générosité de collectionneurs privés que s'est formée la collection des Corot du Louvre, aujourd'hui la plus importante au monde.



Mithra immolant le taureau

Sidon (Saïda), Liban

Fin du II^e siècle ou du IV^e siècle apr. J.-C. Marbre de Paros. H. 50 ; L. 77 ; Ép. 14 cm

Ancienne collection Louis de Clercq (1837-1901) ; don Henri de Boisgelin, 1967.

Paris, musée du Louvre, département des Antiquités orientales, AO 22255

Ce relief représente la scène emblématique du culte du dieu d'origine iranienne Mithra : le sacrifice du taureau. Mithra, après avoir poursuivi le taureau jusque dans une grotte le tue en lui plantant un couteau dans l'épaule, ce qui fait jaillir son sang qui inonde la terre et sauve le

monde de la sécheresse. Deux animaux, un chien et un serpent, accourent pour s'abreuver de ce sang nourricier. Le scorpion, ici symbole du mal, lui pince les testicules. Deux oiseaux, dont l'un est probablement le corbeau messager du Soleil, encadrent la scène. Le relief comporte également les bustes des quatre saisons, les bustes de la Lune et du Soleil, ainsi que les douze signes du zodiaque. Ces représentations des cycles de la nature autour du sacrifice insistent sur l'importance du drame mithriaque pour la bonne marche du temps.

Ce relief est découvert au XIX^e siècle par le marchand d'art Edmond Durighello, dans un sanctuaire dédié à Mithra, accompagné de statues en marbre et en bronze, près de Saïda, l'ancienne Sidon, au Liban. Ces sculptures avaient été rassemblées là par un certain Flavios Gerontios en 398 apr. J.C., soit peu de temps avant l'interdiction des cultes païens dans l'empire romain. Durighello n'a jamais dévoilé la localisation précise de ce sanctuaire. Il vend les objets qu'il y a découverts à Louis Péretié, chancelier du consulat de France à Beyrouth. Lui-même les vend à un célèbre collectionneur d'antiquités orientales du XIX^e siècle, Louis de Clercq (1837-1901). Son héritier, le comte Henri de Boisgelin, fit don au musée du Louvre en 1967 de plus de six cents pièces de sa riche collection, dont ce relief et les autres sculptures du Mithraeum de Sidon.

**Le musée du Louvre à
Téhéran**

6 mars – 3 juin 2018

Musée national d'Iran, Téhéran

VISUELS À DIFFUSER

L'utilisation des visuels a été négociée par le musée du Louvre, ils peuvent être utilisés avant, pendant et jusqu'à la fin de l'exposition à Téhéran (6 mars – 8 juin 2018), et uniquement dans le cadre de la promotion de l'exposition *Le musée du Louvre à Téhéran. Trésors des collections nationales françaises*.

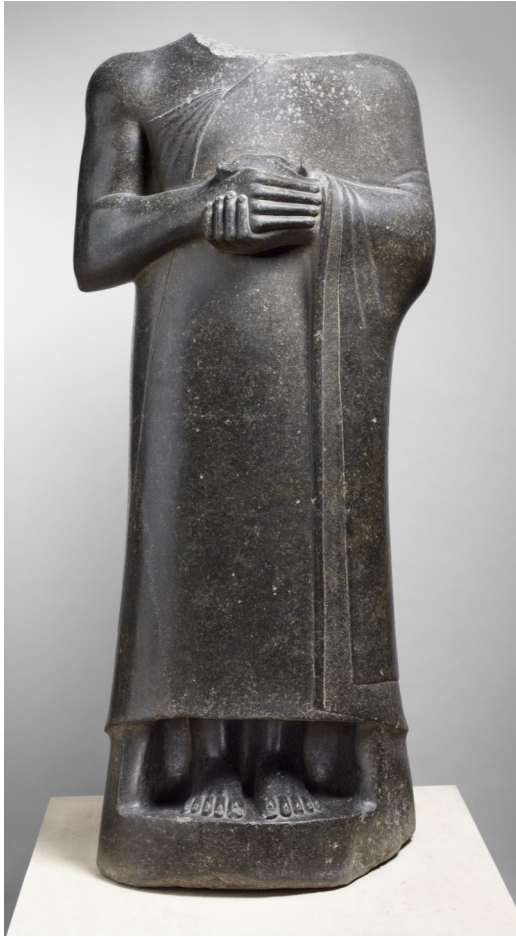
Merci de mentionner le crédit photographique et de nous envoyer une copie de l'article à l'adresse : coralie.james@louvre.fr



1. Frémyn Roussel, *Ange rappelant sur une tablette la mémoire du roi François II*. Département des Sculptures © Musée du Louvre, dist. RMN - Grand Palais / Thierry Ollivier



2. *Minerve du comte d'Orsay*. Département des Antiquités Grecques Etrusques et Romaines. © 2003 Musée du Louvre / Etienne Revault



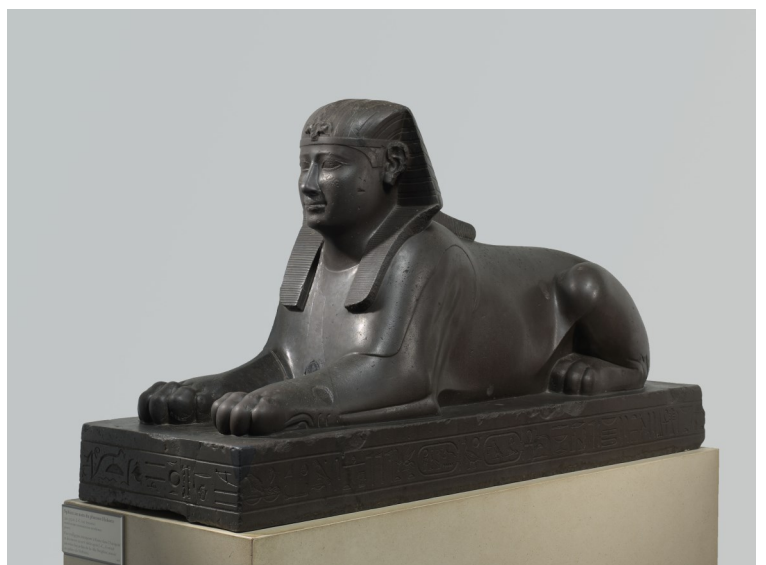
3. Gudea, prince de Lagash. Statue dite "aux larges épaules" dédiée à la déesse Ba'u. Département des Antiquités Orientales © 2015 Musée du Louvre / Thierry Ollivier



4. Statue de Padimahes portant une stèle d'Horus, statue guérisseuse. Département des Antiquités Égyptiennes © Musée du Louvre, dist. RMN - Grand Palais / Georges Poncet



5. L'empereur Marc Aurèle. Rome, 3^e quart II^e s. ap. J.-C. (avant 165) / Collection Borghèse. Département des Antiquités Grecques, Étrusques et Romaines © Musée du Louvre, dist. RMN - Grand Palais / Thierry Ollivier



6. Sphinx au nom du roi Achoris. Département des Antiquités Égyptiennes © Musée du Louvre, Dist. RMN-Grand Palais / Christian Decamps



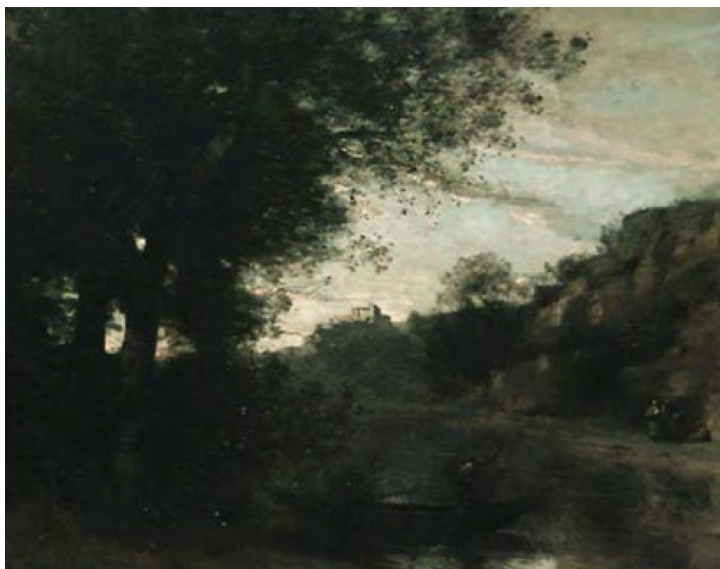
7. *Portrait du Sultan Mustafa II*. Empire Ottoman, 18^e siècle. Département des Arts de l'Islam © Musée du Louvre, dist. RMN - Grand Palais



8. *Chasse*, France médiéval, 13^e siècle, Limoges. Département des Objets d'art © Musée du Louvre, dist. RMN - Grand Palais



9. Rembrandt, *Portrait de Saskia, assise dans un fauteuil*. Département des Arts graphiques © RMN - Grand Palais (Musée du Louvre) / Michel Urtado



10. Jean Baptiste Camille Corot, *Le Passeur - Souvenir de l'étang Moutier aux environs de Montfermeil*. Département des Peintures © Musée du Louvre, dist. RMN - Grand Palais



11. *Mithra immolant le taureau*, provenant du Mithraeum de Sidon. Département des Antiquités Orientales © RMN - Grand Palais (Musée du Louvre) / Franck Raux